

Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction

Bruno ROCHETTE

Même si les textes ne la mentionnent pas toujours explicitement⁽¹⁾, la traduction, d'abord orale, puis écrite, est une réalité que connaissent les Grecs depuis qu'ils sont confrontés avec des peuples étrangers. Aussi l'œuvre d'Hérodote, première enquête consacrée par un Grec aux peuples qui entourent l'Hellade, est-elle riche en informations sur les langues étrangères⁽²⁾. Les ἑρμηνεῖς y sont mentionnés dans plusieurs situations précises⁽³⁾, qu'il s'agisse des contacts de Grecs avec des étrangers ou d'étrangers avec d'autres étrangers⁽⁴⁾. Bien que l'institution remonte à une époque lointaine dans le Proche-Orient⁽⁵⁾, Hérodote est un des premiers Grecs à avoir affaire à des inter-

(1) C'est notamment le cas lors de la consultation d'oracles grecs par des étrangers (le Carien Mys et l'oracle du Ptôon [HÉRODOTE, VIII, 133]) ou d'oracles étrangers par des Grecs (Alexandre et Zeus Ammon [PLUTARQUE, *Alexandre*, 27, 9]). Ainsi, comme le dit Lucien (*Alexandre ou le Faux Prophète*, 51), Alexandre d'Abonoteichos rédigeait des oracles en scythe (συριστὶ ἢ κελτιστὶ), à l'intention des Syriens et des Galates venus le consulter. Mais, comme le note M. Caster (*Études sur Alexandre ou le Faux Prophète*, Paris, 1938, p. 71), « il est difficile de croire qu'Alexandre n'avait pas constamment auprès de lui des interprètes connaissant ces idiomes des régions voisines. »

(2) Elles ont été rassemblées et étudiées par Th. HARRISON, *Herodotus' Conception of Foreign Languages*, dans *Histos* [on-line], 2 (1998). Plus généralement, sur les échanges linguistiques entre Grecs et non-Grecs, M.L. WEST, *The East Face of Helicon*, Oxford, 1997, p. 606-609.

(3) I, 86, 4 ; II, 125, 6 ; 154, 2 ; 164, 1 ; III, 19, 1 ; 38, 4 ; 140, 3 ; IV, 24. On verra P.R. FRANKE, *Dolmetschen in hellenistischer Zeit*, dans J. Werner et alii (éd.), *Zum Umgang mit fremden Sprachen in der griechisch-römischen Antike*, Stuttgart, 1992 (Palingenesia, 36), p. 87-88.

(4) Comme les Scythes avec leurs voisins (IV, 24). Un document intéressant à ce propos est le *Périple d'Hannon*, qui mentionne (§ 6, 9, 11) des interprètes pour les contacts avec les populations rencontrées au cours du voyage (cf. J. DESANGES, *Des interprètes chez les « Gorilles »*. *Réflexions sur un artifice dans le Périple d'Hannon*, dans *Atti del I congresso int. di studi fenici e punici (Roma, 5-10 novembre 1979)*, I, Rome, 1983, p. 267-270 [repris dans *Toujours Afrique apporte fait nouveau. Scripta minora*, Paris, 1999, p. 29-32]).

(5) On a des attestations d'interprètes dans le Proche-Orient qui sont antérieures à 2000 av. J.-C. (cf. M.L. WEST, *East Face* [n. 2], p. 608 et, plus généralement, A. HERMANN, *Dolmetschen im Altertum*, dans K. Thieme, A. Hermann et E. Glässer (éd.), *Beiträge zur Geschichte des Dolmetschens*, Munich, 1957 [Schriften des Auslands- und Dolmetscherinstituts der Univ. Mainz in Gernersheim, 1], p. 26-33).

prêtres professionnels⁽⁶⁾, lorsqu'il visita l'Égypte vers 450 av. J.-C.⁽⁷⁾. Les ἑρμηνεῖς y forment une des sept classes de la population, et l'un d'entre eux prétend traduire pour Hérodote une inscription gravée sur le revêtement de la pyramide de Chéops. D'abord limitée à des situations ponctuelles, qui se présentent au gré des rencontres, comme le montre l'*Anabase* de Xénophon⁽⁸⁾, la traduction devient un phénomène de grande envergure, à l'échelle de l'hellénisme, après les conquêtes d'Alexandre le Grand⁽⁹⁾, au moment où les Grecs découvrent vraiment la diversité des peuples et des langues qui les entourent. Comme l'avaient fait les Dix Mille, les armées d'Alexandre devront recourir ponctuellement à des interprètes pour communiquer avec les peuples qu'elles rencontrent dans leur marche⁽¹⁰⁾. Ainsi, il n'est pas rare de trouver, dans les récits historiques, la formule consacrée pour indiquer l'intervention d'un interprète, δι' ἑρμηνέως, passée chez les Latins sous la forme *per interpretem*. Dans le domaine de la traduction écrite, deux réalisations majeures voient le jour à l'époque hellénistique : la traduction en grec des édits du roi Maurya Aśoka⁽¹¹⁾, dont l'initiative revient peut-être à des Grecs, et la *uersio Graeca* de la Bible hébraïque, réalisée à Alexandrie sous Ptolémée II.

Bien que très diversifiée, ainsi qu'en témoigne la notice du lexicographe Pollux⁽¹²⁾, la terminologie grecque de la traduction relève essentiellement de la racine ἑρμην-, dont l'origine est obscure⁽¹³⁾ et qu'une étymologie populaire

(6) Il dit lui-même (II, 154, 2) que les ἑρμηνεῖς qu'il rencontre sont les descendants de ceux qu'avait institués Psammétique en confiant de jeunes Égyptiens à des Ioniens et à des Cariens pour qu'ils apprennent le grec.

(7) J. SCHWARTZ, *Traductions en Égypte gréco-romaine*, dans *Mélanges P. Lévêque*, II (*anthropologie et société*), Paris, 1989, p. 380-396. Le terme ἑρμηνεῖς revient huit fois dans les quatre premiers livres.

(8) P. ex. I, 2, 17 ; 8, 8 ; V, 4, 2 (cf. Br. TRIPODI, *Parlare con l'altro: la comunicazione verbale fra Greci e barbari e il ruolo dell'interprete nell'Anabasi di Senofonte*, dans *La 'parola' delle immagini e delle forme di scrittura. Modi e tecniche della comunicazione nel mondo antico*, Messine, 1998 [Pelorias, 1], p. 93-110).

(9) Cl. PRÉAUX, *Le monde hellénistique*, II, Paris, 1978 (Nouvelle Cléo, 6bis), p. 552-554.

(10) Ainsi, lors du siège de Maracanda, le Lycien Pharnuchès reçoit, grâce à ses compétences en sogdien, le commandement d'un contingent contre les Sogdiens de Spitaménès (ARRIEN, *An.*, IV, 3, 7). Cf. H.S. GEHMAN, *The Use of Interpreters by the Ten Thousand and by Alexander*, dans *CW*, 8 (1914), p. 9-14.

(11) Voir A. CHRISTOL, *Édits grecs d'Ashoka et koiné*, dans Cl. Brixhe (éd.), *La koiné grecque antique*, III (*Les contacts*), Paris, 1998 (Études anciennes, 17), p. 67-97 (spéc. p. 78) et, sur la diffusion du grec dans le Proche-Orient à l'époque hellénistique, R. SCHMITT, *Ex Occidente Lux. Griechen und griechische Sprache im hellenistischen Fernen Osten*, dans P. Steinmetz (éd.), *Beiträge zur hellenistischen Literatur und ihrer Rezeption in Rom*, Stuttgart, 1990 (Palingenesia, 28), p. 41-58.

(12) *S. u.* ἑρμηνεύς (V 154 Bethe).

(13) A. WALDE - J. POKORNY, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, I, Berlin-Leipzig, 1930, p. 527 ; H. FRISK, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, I (Heidelberg, 1960), p. 563 ; P. CHANTRAINE, *DELG*, I (Paris, 1968), p. 373 ; G. JUCQUOIS et B. DEVLAMMINCK, *Compléments aux dictionnaires étymologiques du grec ancien*, Louvain, 1977, p. 81, qui font écho à l'hypothèse de O. Szemerényi (c.r. de Chantraine, *DELG*, dans *Gnomon*,

a rattachée au dieu Hermès⁽¹⁴⁾, divinité des passages⁽¹⁵⁾ : ἑρμηνεύς⁽¹⁶⁾, -ευτής⁽¹⁷⁾, ἑρμηνευτικός⁽¹⁸⁾, ἑρμηνεία, ἑρμηνεῖμα, ἑρμηνεύω. Les acceptions de ces termes, qui n'apparaissent pas avant 500 av. J.-C., mais qui sont bien attestés dans la poésie et la prose des V^e et IV^e siècles, sont diverses. Le premier emploi connu de ἑρμηνεύς se trouve chez Pindare, *Ol.*, II, 85⁽¹⁹⁾.

83 πολλά μοι ὑπ' ἀγκῶνος ὠκέα βέλη
ἔνδον ἐντὶ φαρέτρας

85 φωνάεντα συνετοῖσιν. ἔς δὲ τὸ πᾶν ἑρμανέων
χατίζει.

« J'ai sous le coude, dans mon carquois, des traits rapides en grand nombre ; ils savent pénétrer les bons esprits ; pour atteindre la foule, il est besoin d'interprètes. » (trad. A. Puech).

Si ἑρμηνεύς désigne bien ici un intermédiaire qui explique pour le grand nombre (ἔς τὸ πᾶν), l'origine du mot serait à chercher dans le domaine de l'interprétation du langage hermétique, celui des dieux qui parlent aux hommes par le biais de songes ou d'oracles ou celui des poètes inspirés⁽²⁰⁾. Ainsi

42 [1971], p. 668), selon laquelle le terme serait un emprunt à une langue du Proche-Orient entré en grec par l'intermédiaire du hittite. Les spécialistes supposent un emprunt venu d'Asie Mineure, sans pouvoir en faire la démonstration (cf. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 124). — Pour des indications lexicographiques, outre les dictionnaires et index, on verra [J.] BEHM, *ThWNT*, II (1935), p. 659-662 et, pour les emplois philosophiques, J. PÉPIN, *L'herméneutique ancienne. Les mots et les idées*, dans *Poétique*, 21 (1975), p. 291-300 et *Le parole della famiglia « Hermeneuein » nel greco antico*, dans N. De Domenico, A.E. Di Stefano et G. Puglisi, *Ermeneutica e filosofia pratica. Atti del Convegno internazionale di Catania, 8-10 ottobre 1987*, Venise, 1990, p. 269-277.

(14) P. Chantraine (*Formation* [n. 13], p. 124) dit « le mot doit peut-être se rattacher au nom de la divinité préhellénique Ἐρμῆς. » C'est une vue que les linguistes ont abandonnée aujourd'hui.

(15) *Orphica* 297 Kern.

(16) Si le problème étymologique reste irrésolu, la suffixation, qui sert à former de nombreux substantifs (cf. P. CHANTRAINE, *Formation* [n. 13], p. 124), montre qu'il s'agit d'un nom de fonction ou même d'emploi, comme le disent H. Krahe (*Die Vorgeschichte des Griechentums nach dem Zeugnis der Sprache*, dans *Die Antike*, 15 [1939], p. 181) et J.-L. Perpillou (*Les substantifs grecs en -εύς*, Paris, 1973 [Études et commentaires, 80], p. 392 [§452]).

(17) E. FRAENKEL, *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf -τήρ, -τόρ, -τής*, II (Strasbourg, 1912), p. 63, qui tient le terme ἑρμηνευτής pour l'équivalent d'un *hapax legomenon* (utilisé par Pollux). Dans la prose classique, il n'apparaît qu'une seule fois chez Platon (*Politique*, 290c [ἑρμηνευταὶ ... νομίζονται παρὰ θεῶν ἀνθρώποις]), sans qu'il soit possible de le distinguer de ἑρμηνεύς. Dans la koiné, on le trouve dans la LXX (*Ge.* 42, 23) et chez Eusèbe (*HE*, VI, 17, où il s'applique à Symmaque). D'une façon générale, il est courant chez les auteurs chrétiens, où il désigne notamment un rang liturgique, qui vient après l'exorciste.

(18) P. CHANTRAINE, *Études sur le vocabulaire grec*, Paris, 1956 (Études et commentaires, 24), p. 134 et 137.

(19) Le passage a été étudié par B. FORSSMAN, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden, 1966, p. 126-127 ; G.W. MOST, *Pindar, O. 2. 83-90*, dans *CQ*, 36 (1986), p. 304-316 ; S. LAVECCHIA, *Pindaro ἑρμανεύς σοφός*, dans *Hermes*, 128 (2000), p. 369-372.

(20) M. LEJEUNE, *La curiosité linguistique dans l'antiquité classique*, dans *Conférence de*

en est-il dans une *sanatio* d'Épidaure, datant du IV^e siècle, où il est dit : καὶ τῶι δεσπότηι ἤρμάνευσε (« expliqua ») τὰ πραχθέντα καὶ λεχθέντα (ὁ παῖς)⁽²¹⁾. C'est sans doute seulement à l'aube de l'époque classique que le terme désigne un traducteur de langues étrangères. Deux vers de l'*Agamemnon* d'Eschyle sont éclairants sur le passage d'un sens à l'autre⁽²²⁾. Se référant ironiquement à Cassandre, l'étrangère, le tragique joue sur la double acception que peut revêtir ἔρμηνεύς⁽²³⁾, interprète d'un langage hermétique ou traducteur d'une langue barbare⁽²⁴⁾ : ἔρμηνέως ἔοικεν ἢ ξένη τοροῦ / δεῖσθαι. Ce sens fondamental restera attaché au terme durant toute l'époque classique, voire au-delà. L'œuvre de Platon l'atteste. Parmi les nombreux emplois du mot chez le philosophe⁽²⁵⁾, une phrase de l'*Ion* est encore imprégnée du sens originel. Platon y définit le poète en disant : οἱ δὲ ποιηταὶ οὐδὲν ἄλλ' ἢ ἔρμηνῆς εἰσὶν τῶν θεῶν⁽²⁶⁾. Les poètes sont donc chargés d'expliquer aux hommes le langage des dieux qu'ils sont les seuls à comprendre. Ils sont le chaînon qui permet d'établir le lien entre les deux mondes. Un peu plus loin dans le dialogue⁽²⁷⁾, Socrate pose la question à Ion : οὐκοῦν ἔρμηνέων ἔρμηνῆς γίγνεσθε; Les rhapsodes sont à leur tour les ἔρμηνεῖς des poètes, qui sont eux-mêmes les ἔρμηνεῖς des dieux. Ainsi, de proche en proche, le message divin parvient de façon intelligible au commun des mortels, qui ne peut y avoir accès sans intermédiaire. Cette définition platonicienne peut être rapprochée de l'expression latine *interpres deum*, appliquée non aux poètes, mais aux *augures*, aux *haruspices*, aux *decemviri* ou aux *quindecimviri* chargés de la consultation des *livres sibyllins* ou encore aux *magi perses*⁽²⁸⁾. La

l'inst. de linguistique de Paris, 8 (1940-1948), p. 45-61 (spéc. p. 58). L'idée de P. Chantraine (*Formation* [n. 13], p. 124), qui fait se rapporter l'origine du mot au commerce et aux relations entre les cités, ne me paraît étayée par aucun texte. Seul, un papyrus d'époque hellénistique (*UPZ* II 227 [134 av. J.-C.]) porte la mention d'un Ἀπολλώνιος ἔρμηνεύς τῶν Τρογοδύτων, qui pourrait être non un interprète, mais un intermédiaire commercial ou les deux à la fois.

(21) *IG IV²* (1), 121, l. 88 = R. HERZOG, *Die Wunderheilungen von Epidauros*, Leipzig, 1931 (*Philologus*, Supplb. 12/3), p. 12.

(22) 1063-1064 (cf. aussi les v. 615-616 [avec, dans les deux cas, l'adjectif τορός] et le commentaire de E. FRAENKEL, *Aeschylus. Agamemnon*, II, Oxford, 1950, p. 307). D'une façon générale, E. HALL, *Inventing the Barbarian*, Oxford, 1989, p. 117-118.

(23) Ce jeu sur le double sens du terme ἔρμηνεύς peut être comparé au même procédé utilisé par Cicéron à propos de *interpres* « intermédiaire (commercial) » et « interprète de langue étrangère » (cf. *In Verrem*, II, 3, 84).

(24) Cf. v. 1051 (φωνῆν βάρβαρον) et 1061 (... καρβάνω χερὶ).

(25) *Théétète*, 163c [en rapport avec οἱ γραμματισταί]; *Banquet*, 202e [avec διαπορθμεύω]; *Politique*, 290c; *Philèbe*, 16a; *Epinomis*, 975c. Cf. ED. DES PLACES, *Lexique de Platon*, I (Paris, 1964), p. 210.

(26) 534e.

(27) 535a.

(28) Deux autres emplois platoniciens permettent un rapprochement avec l'*interpres* latin : *Banquet* 202e, où ἔρμηνεύω est rapproché de διαπορθμεύω (cf. latin *inter-pres* < *inter-partes* d'après Isidore [Walde-Hofmann, *ErW*, I, p. 711]) et *Lois*, X, 907d, où l'on trouve l'expression λόγος ... τῶν νόμων ἔρμηνεύς (cf. latin *interpres legum*).

coloration religieuse du terme apparaît souvent dans la tragédie, surtout lorsqu'il est question des oracles. Dans l'*Œdipe à Colone* (v. 398)⁽²⁹⁾, Œdipe demande à sa fille Ismène de lui expliquer la raison de l'arrivée prochaine de Créon et le sens des oracles le concernant qui lui ont été rendus à Thèbes. C'est le verbe ἔρμηνεύω qu'il utilise : « se faire l'interprète de desseins obscurs ». De même, dans les *Troyennes* d'Euripide (v. 428-429)⁽³⁰⁾, Cassandre parle des Ἀπόλλωνος λόγοι / εἰς ἔμ' ἤρμηνευμένοι.

La difficulté est de déterminer comment on est passé de la sphère de l'explication des signes divins à celle des relations linguistiques et de la rhétorique. Peut-être l'influence de la sophistique a-t-elle été déterminante pour orienter le terme vers une acception technique dans le domaine du langage. C'est ce que pourrait suggérer l'apparition de ἔρμηνεύς dans la *Défense de Palamède* de Gorgias⁽³¹⁾, où il est question de contacts entre un Grec et un étranger. L'ἔρμηνεύς est ici le traducteur au sens propre, comme dans les récits historiques. L'utilisation fréquente des termes par Euripide, surtout du composé en -μα⁽³²⁾, pourrait être un indice montrant qu'ils font partie du débat suscité par les techniques mises au point par les sophistes⁽³³⁾. Dans les *Phéniciennes* (469-472), quatre vers peuvent être interprétés comme une condamnation des procédés de la sophistique. Euripide établit un parallélisme révélateur entre ποικίλα ἔρμηνεύματα et σοφὰ φάρμακα. Polynice oppose le langage sans détour de la vérité, qui se comprend sans peine, à celui de l'injustice, qui, pour triompher, doit recourir à des sophismes et à des artifices.

Quel que soit le rôle joué par les sophistes dans la spécialisation du mot, il est certain que le passage du sens originel vers celui de « traducteur » a été facilité par l'existence de variantes des significations principales. Le sens qui a dû être le plus déterminant est sans doute celui que revêt le terme dans la prose technique, où ἔρμηνεύς n'est plus, comme dans la tragédie, celui qui explique le contenu d'un message mystérieux envoyé par une divinité, mais où il est mis en rapport avec des phénomènes physiques, voire physiologiques. Cinq passages de la *Collection Hippocratique* illustrent ce sens⁽³⁴⁾. Dans l'un

(29) C'est la seule occurrence du terme chez Sophocle.

(30) Euripide est le seul des trois tragiques à employer ἔρμηνεύς, ἔρμηνεύω et ἔρμηνευμα de façon courante (cf. *Andromaque*, 46; *Iphigénie en Tauride*, 1302; *Polyidos* 636, 5 N²).

(31) 82 B 11a D-K⁶ § 7 : μεθ' ἔρμηνέως.

(32) Trois emplois chez Euripide : *Andromaque*, 46; *Phéniciennes*, 470; *Hercules Furens*, 1137. Cf. la remarque de U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Euripides. Herakles*, II, Berlin, 1895, p. 236 : « ἔρμηνεύειν mit seinen ableitungen ist ein lieblingswort des Eur. ». Les substantifs en -μα apparaissent régulièrement dans les *Nuées* d'Aristophane comme une raillerie adressée aux sophistes qui les avaient introduits en grand nombre dans le vocabulaire grec.

(33) À l'exception d'un fragment d'une comédie de Philyllius (V^e s.) intitulée Πόλεις (10 K-A = VII, p. 379), les comiques n'emploient ni le substantif ni le verbe. Parmi les orateurs, seul Antiphon utilise le verbe ἔρμηνεύω dans le sens d'« expliquer, faire connaître » (*Deuxième tétralogie* (β), 1 : ... ὡς χρῆ ὑμῖν ἔρμηνεῦσαι ταῦτα).

(34) *Maladie sacrée*, 16 (VI, 391 L) et 17 (VI, 392 L); *Du régime*, I, 4 (VI, 476 L); *De l'art*, 7 (VI, 12 L) et 12 (VI, 26 L).

d'entre eux (*Maladie sacrée*, 16), le verbe est appliqué, de façon imagée, au cerveau, interprète des effets que produit l'air (...τῶν ἀπὸ τοῦ ἡέρος γινομένων ἐρμηνεύς) ou « porte-parole » de l'intelligence (τὸν ἐγκέφαλον εἶναι τὸν ἐρμηνεύοντα τὴν ξύνεσιν). Lucrèce dira de même, dans la description des symptômes provoqués par la peste d'Athènes, que la langue est l'interprète de l'esprit (*lingua animi interpres*)⁽³⁵⁾. C'est encore chez Euripide que l'on trouve un écho à ce sens particulier. Dans l'*Électre* (333-335), Électre expose, au nom de son frère, le message exprimé par l'ensemble de sa personne : ses mains, sa langue, son cœur, sa tête. Les membres du corps jouent ici le rôle d'un messenger naturel, qui parlera au nom de tous : πολλοὶ δ' ἐπιστέλλουσιν, ἐρμηνεύς δ' ἐγώ.

Une autre étape est l'application de ἐρμηνεύω à l'extériorisation de la pensée intérieure par l'expression orale. Une glose d'Hésychios (5948 [II, 196 Latte] : ἐρμηνεύοντες · φράζοντες) montre que le verbe peut être perçu comme synonyme de « dire »⁽³⁶⁾. Ἐρμηνεύω aurait donc le sens de « signifier en parlant » ou « manifester par le moyen du langage le logos intérieur ». Ce sens est une fois encore illustré par un vers d'Euripide, qui, dans l'*Andromède* (126 N²), oppose silence et parole : σιγᾶς · σιωπὴ δ' ἄπορος ἐρμηνεύς λόγων. C'est de cette acception que dérive l'emploi technique du terme dans la langue de la rhétorique, qui deviendra courant chez les auteurs du IV^e siècle⁽³⁷⁾. Ainsi en est-il chez Aristote⁽³⁸⁾. Dans les *Réfutations sophistiques*⁽³⁹⁾, ἐρμηνεύω est défini comme τῆ λέξει σημαίνειν. Dans la terminologie aristotélicienne, ἐρμηνεία devient synonyme de « discours », de « parole » ou de « style ». C'est ce sens que revêt le terme dans le titre des traités Περὶ ἐρμηνείας, dont celui d'Aristote est l'un des plus célèbres⁽⁴⁰⁾, consacrés à la description des χαρακτήρες τῆς λέξεως.

Après l'époque classique, le terme ἐρμηνεύς, qui s'enrichit de composés dont les plus fréquents sont δι-⁽⁴¹⁾ et μεθ-⁽⁴²⁾, se spécialise dans deux domai-

(35) VI, 1149.

(36) Une autre variante, plus rare, fait de ἐρμηνεύω un synonyme de ἀγγέλλω. Ce rapprochement se rattache à un jeu de mots sur ἐρμηνεύειν et Ἐρμῆς (cf. PLATON, *Cratyle*, 407e et *Orphica* 297, v. 1 Kern). L'ἐρμηνεύς est alors le héraut qui, comme le traducteur, fait passer une pensée ou une parole d'une personne à l'autre de façon intelligible (cf. *Schol. à Euripide Andr.* 46 [II, p. 255 Schwartz] et EURIPIDE, *Hercules Furens*, 1136).

(37) On le trouve déjà chez Diogène d'Apollonie (66 B 1 D-K⁶).

(38) H. BONITZ, *Index Aristotelicus*, Berlin, 1870 [Graz, 1955], p. 287. Ἐρμηνεύς n'apparaît pas chez Aristote. Voir aussi XÉNOPHON, *Mém.*, I, 2, 52 ; PLATON, *Lois*, XII, 966b ; THUCYDIDE, II, 60, 5.

(39) 4.166b11 (cf. J. PÉPIN, *Herméneutique* [n. 13], p. 292). Voir aussi *Rhét. ad Alex.* 25.1435a4 et 36.1441b22.

(40) H. STEINTAHL, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, I, Berlin, 1890², p. 235-252.

(41) J. ΒΕΗΜ, *ThWNT* (n. 13), p. 660. Pour διερμηνεύω dans le sens de « traduire », cf. POLYBE, III, 22, 3 ; *Actes* 9, 36 et 13, 8.

(42) On trouve huit emplois de μεθερμηνεύειν dans le Nouveau Testament pour introduire

nes qui sont en relation directe avec la langue : la traduction d'une langue à l'autre⁽⁴³⁾ et le style. Il est manifeste que, dans la κοινή, le sens de traducteur et de traduction s'affirme nettement. À partir du troisième siècle, ἐρμηνεία servira, dans les textes juifs puis chrétiens, à désigner la traduction de la Bible, d'abord celle des Septante, puis les autres versions grecques. La *Lettre d'Aristée à Philocrate*, qui devait servir en quelque sorte d'introduction à la traduction réalisée à Alexandrie, contient six occurrences de ἐρμηνεία, deux de ἐρμηνεῖς et quatre de (δι-)ερμηνεύω⁽⁴⁴⁾. Parmi les auteurs des époques hellénistique et romaine, c'est sans nul doute le Juif Philon d'Alexandrie qui, au début de l'ère chrétienne, fera l'usage le plus régulier de ἐρμηνεύς et des mots de sa famille dans leur sens traditionnel ou dans une acception nouvelle, « exégète »⁽⁴⁵⁾, qui renoue avec le sens originel. Un passage de la *Vita Mosis*⁽⁴⁶⁾ permet de déterminer comment il faut comprendre le terme ἐρμηνεύς, appliqué en l'occurrence à Moïse⁽⁴⁷⁾. Dieu peut prendre l'initiative et se servir du prophète comme ἐρμηνεύς, c'est-à-dire comme interprète du discours divin dans la langue des hommes. Il peut s'établir entre Dieu et son prophète une relation personnelle, qui se manifeste par un jeu de questions et réponses, comme c'est le cas en présence d'un oracle. Il se peut aussi que seul le prophète ait la parole, car Dieu, descendu en lui, l'a transporté hors de sa personne. Pour Philon, la parole divine est transmise aux hommes par le canal

la traduction grecque de paroles araméennes du Christ ou de mots isolés sous la forme ὁ ἐστὶν μεθερμηνεύομενον (cf. J.N. SEVENSTER, *Do you Know Greek ?*, Leyde, 1968 [Suppl. to Novum Testamentum, 19], p. 24). Les autres préverbes sont : ἀφ-, ἐξ-, ἐφ-, παρ-, προ-.

(43) POLYBE, XIII, 9, 4 ; [ARISTÉE], *Lettre à Philocrate*, 3, 38 et 39 ; DIODORE, I, 11, 2 et 4 ; DENYS, *De Thuc.*, 49, 3 et AR, IV, 76, 2 ; PHILON, *De posteritate Caini*, 32 et *De vita Mosis*, II, 41 ; STRABON, XVII, 1, 29 ; PLUTARQUE, *Cicéron*, 40, 2 ; *Caton l'Ancien*, 2, 6 et 19, 4 (cf. A. STROBACH, *Plutarch und die Sprache*, Stuttgart, 1997 [Palingenesia, 69], p. 171-177) ; FLAVIUS JOSÈPHE, AJ, VIII, 142 et XII, 56 ; APPIEN, BC, IV, 12 ; V, 45 (cf. E. GABBA, *Appiano traduttore in B.C.*, V, 191, dans *Studi Ferrero*, Turin, 1971, p. 185-189). Les papyrus contiennent aussi des mentions de ἐρμηνεῖς (cf. PREISIGKE, *WB*, I, p. 599 et J.H. MOULTON et G. MILLIGAN, *The Vocabulary of the Greek Testament*, Londres, 1952, p. 254), étudiées par W. PEREMANS, *Les ἐρμηνεῖς dans l'Égypte gréco-romaine*, dans *Das römisch-byzantinische Ägypten. Akten des int. Symposions 26.-30. September 1978 in Trier, Mainz*, 1983 (Aegyptiaca Treverensia, 2), p. 11-17. Les attestations épigraphiques sont plus rares (cf. F. CUMONT, *L'Égypte des Astrologues*, Bruxelles, 1937, p. 32, n. 3 [interprète du procurateur de Syrie : ἀρχιερεὺς ἐρμηνεύς ἐπιτρόπων, c'est-à-dire, en latin, *interpres procuratorum*] et une inscription funéraire de Rome, d'époque impériale, mentionnant un « interprète des Sarmates » [IG XIV 1636]). On trouve aussi le terme ἀρχιερμηνεύς (*Izv. Arch. Comm.* 40.113 [II-III^e s. ap.], à Panticapée) dans le sens de « interprète en chef ».

(44) Voir l'*index verborum* dans l'édition de A. Pelletier (Paris, 1962 [Sources chrétiennes, 89]) et l'étude du même auteur intitulée *Flavius Josèphe adaptateur de la Lettre d'Aristée*, Paris, 1962 (Études et commentaires, 45), p. 25-27.

(45) J. LEISEGANG, *Philonis Alexandrini opera quae supersunt*, VII (Berlin, 1926), p. 297-298.

(46) II, 187-191 (cf. E. FASCHER, *Prophetes. Eine sprach- und religionsgeschichtliche Untersuchung*, Giessen, 1927, p. 156-157).

(47) Moïse est également qualifié de ἐρμηνεύς par Flavius Josèphe (AJ, III, 87), qui fait de lui, comme Philon, un intermédiaire entre Dieu et les hommes (δι' ἐρμηνέως ἐμοῦ).

d'un intermédiaire, δι' ἑρμηνέως, qui joue le même rôle que l'interprète entre deux personnes parlant une langue différente. Dans la langue de Philon, ἑρμηνεύς et προφήτης sont donc intimement liés, mais, tandis que le premier désigne le traducteur au sens propre, le second s'applique à un homme qui parle sous l'emprise de la divinité. Par la suite, l'expression ἑρμηνεία (εἷς τι ou suivi d'un complément déterminatif comme τῆς θείας γραφῆς) apparaît chez les auteurs chrétiens pour désigner soit la traduction⁽⁴⁸⁾, soit le commentaire exégétique⁽⁴⁹⁾. Ἑρμηνεῖς devient un synonyme de ἐξηγηταί⁽⁵⁰⁾, comme le latin *interpretes*. Il arrive aussi que le verbe ἑρμηνεύω soit accompagné d'un complément pour indiquer le type de traduction réalisée. Ainsi, dans la *Vie de Caton l'Ancien* (2, 6), Plutarque utilise l'expression μεθρημηνευμένα κατὰ λέξιν pour désigner les traductions littérales du grec que l'on trouve en grand nombre dans les apophtegmes et les sentences de Caton.

À côté des termes de la famille de ἑρμηνεύς, le grec dispose d'autres verbes, qui apparaissent surtout dans la κοινή, dont le sens s'est spécialisé pour signifier « traduire ». Les plus courants sont des verbes composés du préfixe μετα-⁽⁵¹⁾ : μεταφράζω(-ομαι)⁽⁵²⁾ et μεταγράφω(-ομαι)⁽⁵³⁾, suivis ou non d'un complément prépositionnel indiquant la langue-cible⁽⁵⁴⁾. Le sens de φράζω se rapporte à l'activité intellectuelle, « faire comprendre, expliquer,

(48) P. ex. EUSÈBE, *HE*, VI, 15 (ἑρμηνεία signifie bien « traduction ») et, en VI, 16, 1, le même auteur utilise ἑρμηνεύω et ἑρμηνεία pour désigner les versions grecques de la Bible autres que la LXX. Ce sens est un héritage des emplois de ἑρμηνεία dans la Bible (*Ge.* 42, 23 et Prologue du livre de Ben Sirach) et dans les écrits juifs de l'époque hellénistique (cf. [ARISTÉE], *Lettre à Philocrate*, 3, 11, 32, 120, 301, 308).

(49) G. W. H. LAMPE, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford, 1961, p. 549.

(50) On trouve chez Denys d'Halicarnasse l'expression γραμματική ἐξηγήσις.

(51) Sur la valeur du préverbe, R. KÜHNER - B. GERTH, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, II, 2, Hannovre-Leipzig, 1904, p. 563 et E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik*, II, Munich, 1950, p. 482. En latin aussi, la plupart des verbes signifiant « traduire » sont des composés (*cum-*, *ex-*, *inter-*, *trans-*). Pour la terminologie latine, on verra C. MONTELLA, *Etimologia e traduzione : le parole latine del tradurre*, dans *Aion (ling)*, 15 (1993), p. 313-321.

(52) On signalera le substantif μεταφράσις, utilisé en latin sous forme d'emprunt, qui signifie le traducteur en grec byzantin. Μεταφράζω peut parfois signifier « exprimer autrement, paraphraser » (synonyme de παραφράζω).

(53) Le verbe peut aussi signifier « copier, réécrire » (Lucien), « corriger » (Plutarque) ou « falsifier » (Démosthène). Le dérivé μεταγραφή s'applique à un « emprunt aux écrits d'un autre » et μεταγραφεύς signifie le copiste.

(54) Comme le signale Pollux, on peut ajouter μεταβάλλω, que l'on trouve dans l'expression μεταβάλλω εἰς ἄλλην γλῶσσαν (cf. FLAVIUS JOSÈPHE, *AJ*, XII, 15 ; 107 et A. PELLETIER, *Flavius Josèphe* [n. 44], p. 22-23), μεταβιβάζω (DENYS D'HALICARNASSE, *AR*, IV, 1, 3, à propos de la traduction en grec de « Servius »), μεταπλάττω et μεταφέρω (cf. le latin *transféro - translatio*), μεταλαμβάνω et μετάγω. Pour un aperçu des différents verbes grecs utilisés pour dire « traduire », cf. E. TAGLIAFERRO, *Per un lessico greco della traduzione*, dans P. Radici Colace (éd.), *Atti del seminario internazionale di studi sui lessici tecnici greci e latini (Messina, 14-16 dicembre 1995)*, Messina-Naples, 1997, p. 515-520.

indiquer à travers un signe ou au moyen de la parole », tandis que γράφω veut dire, au propre, « écrire, dessiner ». Les verbes composés désignent donc deux modes de traduction différents, l'un lié à une explication à travers un raisonnement, l'autre au déchiffrement de signes graphiques qui ne sont pas immédiatement intelligibles. Les deux verbes impliquent donc une opération traductrice située dans deux milieux culturels différents. Le premier est lié au domaine grec et ressortit à la pensée rhétorique, tandis que l'autre implique une opération de transcription ou de translittération entre deux alphabets différents⁽⁵⁵⁾. Un passage de Thucydide ne laisse subsister aucun doute sur le processus envisagé par le verbe μεταγράφω (IV, 50, 2)⁽⁵⁶⁾. Il est question de l'arrestation, durant l'hiver 425-424, d'un Perse, Artaphernès, qui se rendait de la part du roi à Lacédémone. On le conduit à Athènes, où l'on traduit le message dont il est porteur : οἱ Ἀθηναῖοι τὰς μὲν ἐπιστολὰς μεταγραψάμενοι ἐκ τῶν Ἀσσυρίων γραμμμάτων. La traduction se double donc d'une translittération des caractères cunéiformes en lettres grecques⁽⁵⁷⁾. Quant au premier verbe, son sens est éclairé par ses autres composés : περιφράζω et παραφράζω⁽⁵⁸⁾, deux verbes appartenant au vocabulaire de la rhétorique. L'un indique l'expression d'un même concept au moyen d'une circonlocution, le second une traduction qui respecte le sens du texte original⁽⁵⁹⁾. Dans la *Vie de Cicéron*⁽⁶⁰⁾, Plutarque décrit le travail intellectuel de Cicéron en disant qu'il a composé (συντελεῖν), mais aussi traduit (μεταφράζειν) des traités philosophiques. Le biographe précise que l'Arpinate fit passer en latin les différents termes du vocabulaire de la dialectique et de la physique. Dans ce cas, Plutarque utilise l'expression εἰς τὴν Ῥωμαϊκὴν διάλεκτον μεταβάλλω, car il ne s'agit plus ici de la traduction considérée dans son ensemble comme phénomène littéraire, mais du 'passage' d'une langue vers l'autre de notions précises considérées individuellement (τῶν διαλεκτικῶν ἢ φυσικῶν ὀνομάτων ἕκαστον).

Cette brève enquête lexicologique montre que le champ sémantique couvert par ἑρμηνεύς et les mots de sa famille est étendu et que l'application à la traduction d'une langue vers l'autre n'apparaît pas d'emblée. Ce sens est le résultat d'une évolution. En effet, l'ἑρμηνεύς serait d'abord celui qui est ca-

(55) H. LECLERCQ, *Le 'passage' d'un système d'écriture à un autre : une question de terminologie*, dans *LEC*, 47 (1979), p. 223-233.

(56) Cf. A. W. GOMME, *A Historical Commentary on Thucydides*, III (Oxford, 1956), p. 498 et R. SCHMITT, *Assyria grammata und ähnliche : Was wussten die Griechen von Keilschrift und Keilschriften?*, dans *Zum Umgang* (n. 3), p. 21-35 (spéc. p. 26).

(57) Voir encore JAMBLIQUE, *De mysteriis*, 265 (à propos de la traduction de l'égyptien des écrits hermétiques).

(58) Il existe un substantif παραφράσις, utilisé sous forme d'emprunt par saint Jérôme, qui désigne le copiste en grec byzantin.

(59) Il est utilisé, sous forme d'emprunt (*paraphrasis*), par Quintilien (X, 5, 5), où il est mis en relation avec *interpretatio*, *certamen*, *aemulatio*, et repris par saint Jérôme (*In Is.* 64, 4/5).

(60) 40, 2.

pable d'expliquer un langage hermétique, comme celui des dieux, manifesté aux hommes par le biais d'oracles ou de songes. Lorsqu'il est question de pensées intérieures ou de sentiments, l'ἑρμηνεύς est le relais qui permet de les acheminer d'une personne à l'autre. Ainsi la langue, au propre comme au figuré, sera le porte-parole de la pensée. De la même façon, la parole transmettra une pensée à un tiers. Le passage d'une langue à l'autre n'est en définitive qu'une variante de cette acception. Autant qu'il est permis d'en juger, les écrits des sophistes ont sans doute joué un rôle important pour faire de ἑρμηνεύς un terme technique du langage de la rhétorique. Euripide, qui témoigne du renouvellement du vocabulaire durant la seconde moitié du V^e siècle, fait écho aux nouveaux sens que revêt le terme. Après les sophistes, on trouvera couramment ἑρμηνεύς et ses dérivés en relation avec le vocabulaire de la parole : λόγος, ῥῆμα, λέξις, γράμμα... Cette évolution atteindra son aboutissement dans l'œuvre rhétorique d'Aristote et connaîtra un prolongement dans les écrits de Philon, qui va cristalliser ἑρμηνεύς dans le sens de προφήτης et d'exégète. Loin d'être une innovation, cette acception est un retour au sens primitif avec une application aux textes bibliques, considérés comme une révélation de la parole divine. C'est sans doute parce que le terme se spécialisait que la langue grecque a eu recours à des verbes formés sur d'autres racines pour qualifier les différents modes de la traduction. Ainsi la terminologie grecque de la traduction ne se diversifie-t-elle que tardivement, dans la κοινή, parallèlement au latin, qui se forge un large éventail de verbes pour désigner les différents types de traductions : *uertere, imitari, reddere, explicare, interpretari, exprimere, mutare, transferre, transducere*⁽⁶¹⁾.

(61) Cf. n. 51, et mon étude *À propos du nom de l'interprète en latin*, dans *Glotta*, 76 (2000), p. 83-93.